

I

QUAND JE ME SUIS PRÉSENTÉE au casting, j'ai pris la peine d'emmener mon ombre. Ils m'ont dit à l'entrée du théâtre que je n'en avais pas besoin. Ils m'ont sommée de la laisser au vestiaire. L'ouvreuse n'arrêtait pas de lorgner sur elle. Son expression me glaçait. Des petits yeux ronds comme deux billes. J'avais du mal à imaginer mon ombre accrochée au portemanteau. Je n'avais pas le choix. À cause du loyer. Trop besoin d'argent. Je n'en pouvais plus de voir la proprio débouler chez moi chaque fin de mois, reluquer mon intérieur, vérifier qu'il n'y avait aucun dégât. Elle disait que je l'avais flouée avec ma grossesse. Ce n'était pas prévu dans le bail de départ. Lorsque nous avions signé, je n'avais pas d'enfant. Mon mari avait négocié les clauses sans prévoir la maternité. Elle veut résilier depuis que mon fils fait du bruit en respirant. Elle sent le rassis, et l'oignon frit. Ça rend le paiement pénible, l'oignon frit.

J'eus beau m'évertuer, ils n'en démordaient pas. Ils insistaient pour que je monte seule sur les planches. Je devais me

défaire de toute doublure susceptible d'empiéter sur le rôle. Une ombre, ça commence par vous prolonger, puis très vite ça vous double. Ils voulaient des cerveaux et des murs vierges. Ils ne transigeaient pas. Sans quoi tout accès à l'audition était interdit. Il fallait arriver au théâtre, expurgé de son ombre, avec l'obsession du vide pour pouvoir se fondre dans le rôle. Le décor. La matière. L'image. Ils m'ont assuré que tout serait plus facile. Plus évident. Paraît que ça aide à mieux endosser le rôle. Le vide. Ça permet d'être heureux.

Je ne compris pas tout de suite ce qu'ils insinuaient par heureux. Je posai la question. On me rabroua. Paraît que poser la question n'est pas recommandé. À cause du bonheur. Il est aveugle. D'après eux j'avais tout de travers. Ils m'ont dit qu'à force de m'encombrer de moi, je passais à côté des réponses. Qu'il me serait plus facile de rester en dehors des questions. De ne pas avoir de choix. Sans choix, pas d'enfer. Arriver sans mon ombre, partir avec le rôle. Ils me firent bien comprendre qu'aucune concession n'était envisageable, à cause des contrats d'embauche formulés à la chaîne. Ils répétaient sans arrêt que c'était à prendre ou à laisser. Je m'enquis de l'utilité d'une telle amputation. « Primordiale, l'amputation est primordiale », avaient-ils rétorqué. J'ai essayé de leur expliquer qu'ils me privaient d'espace. De respiration intérieure. Ça les gênait. Ça les empêchait de rire. Que je respire. Je leur fis remarquer la

souffrance que j'endurerais du fait de ne pas me trouver. Ils répliquèrent que c'était exprès. Qu'il fallait, pour obtenir de passer l'audition, que je me débarrasse de mon ombre aussitôt arrivée. Que je ne pourrais la récupérer qu'en rentrant chez moi, après chaque représentation. Il était essentiel que leurs acteurs en soient réduits à l'impossibilité de se trouver.

Moi, j'ai déjà été trouvée, à l'état d'embryon, par ma mère. Fœtus. Ils insistaient pour choisir eux-mêmes leurs acteurs. Du dehors uniquement. L'intérieur importait peu. J'avais rendez-vous avec moi. À la fin des questions. J'aurais voulu être dans cette section : la fin. Sans une interrogation de plus. Rangée dans une armoire, par ordre alphabétique des trouvailles. Femme trouvée sans son errance. Belle, jeune, avec de l'esprit, de l'humour, a réussi à se retrouver après avoir erré SEF dans la rue. Sans Errance Fixe.

Alors que je protestais, l'ouvreuse ne bougeait pas. Toujours au même endroit. Son corps servait de rempart à toute personne qui s'aventurait sur scène avec son ombre. Elle lorgnait la mienne avec une expression de croque-mitaine qui ne la quittait pas. Elle fut rejointe par deux videurs musclés jusqu'au cerveau. Ils se mirent à plusieurs pour m'expliquer que le seul droit dont je disposais était d'accepter. À cause de ce qui était stipulé dans le scénario. Il y était prévu qu'aucune actrice ne passerait l'audition sans avoir préalablement cédé à

cette exigence. J'ai continué de réclamer une place pour mon ombre dans le rôle. J'ai demandé à voir le metteur en scène, à lui parler. On m'a répondu que personne ne se souvenait de son visage. D'ailleurs, il n'avait pas de visage. Juste un scénario.

Besoin d'argent. Fin de mois proche. L'odeur du rassis comme une peau collée à mon angoisse de la voir débouler, la proprio. Le verdict était sans retour. Pas d'audition possible avec mon ombre.

Je me suis égosillée à leur expliquer que je ne déposerais mon ombre nulle part. Pas même au vestiaire. Leur ai parlé des nappes phréatiques dans le sang. De l'obscurité des ombres. Leur ai fait part de ma crainte d'une erreur. Qu'à la sortie du théâtre, l'ouvreuse, trop occupée à surveiller, ne m'assigne l'ombre d'un autre. L'idée de me retrouver avec l'ombre d'une chaise, par exemple, m'aterrait. Sur les planches ça passait encore, mais dans la rue, avec une chaise ? Pour faire le trottoir. Ça n'amène pas de client une chaise. Ce n'est pas pratique. Ils me rirent au nez. C'était une manie chez eux de rire en plein nez. Dans le nez. Je leur ai dit qu'ils s'étaient trompés de rire, je me suis rapprochée du mur. Le plus près possible. Une fois le dos collé à mon ombre, je leur ai démontré qu'elle seule était compatible avec ma solitude. Que je ne pouvais prendre le risque de me retrouver avec celle d'un autre en sortant. J'étais persuadée que le strabisme de l'ouvreuse l'empêcherait de me voir. Cette manière qu'elle

avait de loucher du côté du mur. Du sol. De tout ce qui n'était pas moi. J'étais persuadée que son strabisme la tromperait. J'étais en proie à la peur de ne plus me ressembler. Pouvais pas me permettre de rentrer chez moi avec une autre. À cause du bail. Le jour où nous l'avions conclu, mon ombre avait elle aussi été répertoriée. C'était une dure la proprio. Elle faisait toujours l'état des lieux avant de signer et ne tolérait aucun écart. Elle se rendrait compte très vite du changement d'ombre sur le mur et se ferait un plaisir d'exiger des pénalités pour dégâts causés à la pierre.

L'ouvreuse restait impassible. Les videurs semblaient plus musclés qu'à mon arrivée. Il ne me fallut pas beaucoup plus pour comprendre qu'ils n'avaient été programmés que pour déposséder. Las de m'entendre, ils m'interrompirent et m'intimèrent l'ordre de me diriger vers les coulisses avec les autres ou de retourner chez moi. Je n'avais pas vraiment le choix, mais j'eus du mal à m'exécuter. Dans un dernier effort j'essayai de les convaincre. Ils refusèrent catégoriquement de transgresser le règlement. Mon ombre dut rester au vestiaire. Ils la plièrent avec de petits gestes furtifs, avant de la ranger dans un sac en jute. Leurs sourires repus m'exaspérèrent. Je détournai les yeux et m'avançai péniblement vers les coulisses, toute groggy, l'esprit confiné dans le sac. J'avais de la peine à mettre un pied devant l'autre. Mes premiers pas sans ombre.